

Riopelle et les oies sauvages

*Une peinture jaillissante,
mais silencieuse et solitaire.*

Après les expositions présentées chez Maeght en 1966 et 1970, au Musée d'art moderne et au Centre culturel canadien en 1972, au Centre Georges-Pompidou en 1982, Jean-Paul Riopelle est revenu à Paris avec une trentaine de peintures et collages consacrés aux oies sauvages du Canada, ces oiseaux migrateurs mystérieux et cependant familiers qui s'abattent chaque année, au printemps et à l'automne, sur les terres mouillées des îles du Saint-Laurent (1).

Une fois de plus, la peinture de Riopelle, qu'il serait vain de tenter d'analyser ou de situer car elle échappe au rationnel et aux modes, nous introduit au sein de la nature canadienne et en restitue l'âme, en recrée la présence et nous fait basculer dans le rêve. Nous avons devant les yeux, traduites en couleurs, en formes, en mouvement, en lumière, une émotion brute et toujours renouvelée, des impressions qui sont du domaine du corps et du sentiment immédiat, celles que procure à l'artiste l'une des réalités de son pays, le passage

des grandes oies blanches devenues matière, mouvement, séduction, objet privilégié du regard. Riopelle nous transmet le monde magique du chasseur primitif, à l'affût ou foulant les immenses étendues herbeuses et tout imprégnées d'eau de la région de Cap-Tourmente dans une lumière de neige, spectateur attentif et muet qui sait prêter l'oreille à la musique gutturale des oiseaux, observer leurs conciliabules, se laisser prendre par l'envoûtement d'une envolée de plumes ou d'une volée angulaire (2). Peinture de la vie qui se prolonge dans et par l'imaginaire, peinture jaillissante, surabondante, mais silencieuse et solitaire. C'est seul que le chasseur va à la rencontre de la nature.

Sans doute, dans les œuvres antérieures du peintre, avait-on déjà vu passer furtivement les oies, sillage blanc dans une palette automnale, mais elles appartiennent maintenant d'une façon définitive à la mythologie de l'artiste, à l'égal du hibou, qui n'est pas abandonné puisqu'on le retrouve en frise dans un grand collage intitulé

Nyctales boréales, où les oies ont la présence de chauves-souris. Car les oies ne sont plus seulement blanches, mais grises, brunes ou bleutées. La tonalité de ces œuvres qui parlent du Nord, où dominent les blancs cassés, les bleus, les verts, les bruns, que relèvent de petites touches de rouge et parfois de jaune, est, dans l'ensemble, froide, à l'image de la nature et de la lumière boréales ; on y rencontre de très beaux dégradés de bruns et d'indigos. Riopelle a le don des accords chromatiques. A côté d'amas blancs de plumes et de cous tendus présentant une densité compacte, et quoique le vide demeure banni des compositions de l'artiste, il arrive maintenant que l'air circule, mouvementé certes, mais donnant une respiration nouvelle à l'œuvre, comme dans *Back up Bud* ou *Flocons blancs d'oiseaux*.

On sait que Riopelle aime travailler dans les grands formats et affectionne les compositions en plusieurs volets. Trois grands triptyques en témoignent, où de nouveaux matériaux ont été utilisés par l'artiste, tels que feuilles d'automne, bambous, et des grilles ordinairement employées pour la peinture en bâtiment, que Riopelle utilise comme pochoirs et comme objets réels entrant dans la composition du tableau. Dans le grand triptyque presque carré intitulé *Au pays des Ouaouarons*, d'une remarquable harmonie chromatique, Riopelle fait la preuve que l'Un ne s'oppose pas au Multiple mais l'intègre.

Pour cette nouvelle série de peintures et de collages, Riopelle a adopté le papier marouflé sur toile, support qu'il avait déjà utilisé pour ses peintures consacrées aux jeux de ficelle des Esquimaux, auxquels font penser plus d'une fois les larges tracés noirs que dessine le vol des oies. ■

1. Galerie Maeght Lelong, du 24 novembre 1983 au 13 janvier 1984. Deux expositions Riopelle seront présentées à Caen du 12 mai au 15 juillet.

2. Bourg de deux cents habitants, Cap-Tourmente est situé, sur la rive gauche du Saint-Laurent, à une quarantaine de kilomètres en aval de Québec. Les grandes oies blanches font traditionnellement étape dans la région, deux fois par an, au cours de leurs migrations.

Jean-Paul Riopelle, *Grélons* (1983) ; acrylique, huile sur papier marouflé sur toile (68 x 90 cm).

